

Michel Houellebecq
Interventions 2

traces

**MICHEL
HOUELLEBECQ**

Flammarion

Extrait de la publication

Interventions 2

Michel
Houellebecq

Autoportrait de Michel Houellebecq © Michel Houellebecq



« Les “réflexions théoriques” m’apparaissent comme un matériau romanesque aussi bon qu’un autre, et meilleur que beaucoup d’autres. Il en est de même des discussions, des entretiens, des débats... Il en est encore plus évidemment de même de la critique littéraire, artistique ou musicale. Tout devrait pouvoir se transformer en un livre unique, que l’on écrirait jusqu’aux approches de la mort ; cela me paraît une manière de vivre raisonnable, heureuse, et peut-être même envisageable en pratique. »

M. H.

Les textes de ce recueil, lettres, entretiens ou articles, ont été publiés depuis 1992 dans des publications diverses, de la *NRF* à *Paris Match*, *20 ans* ou *Les Inrockuptibles*. Ils n’étaient plus disponibles. Il y est question de cinéma, d’architecture, de philosophie, de la fête, du féminisme, de la réhabilitation du beauf, de la connerie de Jacques Prévert ou encore de l’indigeste Alain Robbe-Grillet... Parcours éclaté qui dessine une réflexion d’une cohérence et d’une exigence aiguës. Le constat est implacable : « On s’est bien amusés, mais la fête est finie. La littérature, elle, continue. Elle traverse des périodes creuses, puis cela revient. »

Flammarion

Michel Houellebecq

Interventions 2

traces

Flammarion

© Michel Houellebecq et Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-5534-0

AVANT-PROPOS

Isomorphe à l'homme, le roman devrait normalement pouvoir tout en contenir. C'est à tort par exemple qu'on s' imagine les êtres humains menant une existence purement matérielle. Parallèlement en quelque sorte à leur vie, ils ne cessent de se poser des questions qu'il faut bien – faute d'un meilleur terme – qualifier de *philosophiques*. J'ai observé ce trait dans toutes les classes de la société, y compris les plus humbles, et jusqu'aux plus élevées. La douleur physique, la maladie même, la faim sont incapables de faire taire totalement cette interrogation existentielle. Le phénomène m'a toujours troublé, et plus encore la méconnaissance qu'on en a ; cela contraste si vivement avec le réalisme cynique qui est de mode, depuis quelques siècles, lorsqu'on souhaite parler de l'humanité.

Les « réflexions théoriques » m'apparaissent ainsi comme un matériau romanesque aussi bon qu'un autre, et meilleur que beaucoup d'autres. Il en est de même des discussions, des entretiens, des débats... Il en est encore plus évidemment de même de la

Interventions 2

critique littéraire, artistique ou musicale. Tout devrait pouvoir se transformer en un livre unique, que l'on écrirait jusqu'aux approches de la mort ; cela me paraît une manière de vivre raisonnable, heureuse, et peut-être même envisageable en pratique – à peu de choses près. La seule chose en réalité qui me paraisse vraiment difficile à intégrer dans un roman, c'est la poésie. Je ne dis pas que ce soit impossible, je dis que ça me paraît très difficile. Il y a la poésie, il y a la vie ; entre les deux il y a des ressemblances, sans plus.

Le point commun le plus évident aux textes réunis ici est qu'on m'a demandé de les écrire ; du moins, on m'a demandé d'écrire quelque chose. Ils ont donc été publiés, dans différents périodiques, puis sont devenus introuvables. Conformément à ce que je viens de dire, j'aurais pu envisager de les recycler dans un roman. J'ai essayé, mais je n'y suis que rarement parvenu ; pourtant, je continue à tenir à ces textes. C'est, en somme, la raison d'être de cette publication.

M. H., 2008.

JACQUES PRÉVERT EST UN CON

*Cet article est paru dans le numéro 22 (juillet 1992)
des Lettres françaises, réédité dans Interventions,
Flammarion, 1998.*

Jacques Prévert est quelqu'un dont on apprend des poèmes à l'école. Il en ressort qu'il aimait les fleurs, les oiseaux, les quartiers du vieux Paris, etc. L'amour lui paraissait s'épanouir dans une ambiance de liberté; plus généralement, il était *plutôt pour* la liberté. Il portait une casquette et fumait des Gauloises; on le confond parfois avec Jean Gabin. D'ailleurs c'est lui qui a écrit le scénario de *Quai des brumes*, des *Portes de la nuit*, etc. Il a aussi écrit le scénario des *Enfants du paradis*, considéré comme son chef-d'œuvre. Tout cela fait beaucoup de bonnes raisons pour détester Jacques Prévert; surtout si on lit les scénarios jamais tournés qu'Antonin Artaud écrivait à la même époque. Il est affligeant de constater que ce répugnant *réalisme poétique*, dont Prévert fut l'artisan principal, continue à faire des ravages, et qu'on pense faire un compliment à Leos Carax en l'y rattachant (de la même manière Rohmer serait sans doute un nouveau Guitry, etc.) Le cinéma français ne s'est en fait jamais relevé de l'avènement du parlant; il finira par en crever, et ce n'est pas plus mal.

Interventions 2

Après guerre, à peu près à la même époque que Jean-Paul Sartre, Jacques Prévert a eu un succès énorme ; on est malgré soi frappé par l'optimisme de cette génération. Aujourd'hui, le penseur le plus influent, ce serait plutôt Cioran. À l'époque on écoutait Vian, Brassens... Amoureux qui se bécotent sur les bancs publics, baby-boom, construction massive de HLM pour loger tout ce monde-là. Beaucoup d'optimisme, de foi en l'avenir, et un peu de connerie. À l'évidence, nous sommes devenus beaucoup plus intelligents.

Avec les intellectuels, Prévert a eu moins de chance. Ses poèmes regorgent pourtant de ces jeux de mots stupides qui plaisent tellement chez Bobby Lapointe ; mais il est vrai que la chanson est comme on dit un *genre mineur*, et que l'intellectuel, lui aussi, doit se détendre. Quand on aborde le texte écrit, son vrai gagne-pain, il devient impitoyable. Et le « travail du texte », chez Prévert, reste embryonnaire : il écrit avec limpidité et un vrai naturel, parfois même avec émotion ; il ne s'intéresse ni à l'écriture, ni à l'impossibilité d'écrire ; sa grande source d'inspiration, ce serait plutôt la vie. Il a donc, pour l'essentiel, échappé aux thèses de troisième cycle. Aujourd'hui cependant il entre à la Pléiade, ce qui constitue une seconde mort. Son œuvre est là, complète et figée. C'est une excellente occasion de s'interroger : pourquoi la poésie de Jacques Prévert est-elle si médiocre, à tel point qu'on éprouve parfois une sorte de honte à la lire ? L'explication classique (parce que son écriture « manque de rigueur ») est tout à fait fautive ; à travers ses jeux de mots, son rythme léger et limpide,

Prévert exprime en réalité parfaitement sa conception du monde. La forme est cohérente avec le fond, ce qui est bien le maximum qu'on puisse exiger d'une forme. D'ailleurs quand un poète s'immerge à ce point dans la vie, dans la vie réelle de son époque, ce serait lui faire injure que de le juger suivant des critères purement stylistiques. Si Jacques Prévert écrit, c'est qu'il a quelque chose à dire ; c'est tout à son honneur. Malheureusement, ce qu'il a à dire est d'une stupidité sans bornes ; on en a parfois la nausée. Il y a des jolies filles nues, des bourgeois qui saignent comme des cochons quand on les égorge. Les enfants sont d'une immoralité sympathique, les voyous sont séduisants et virils, les jolies filles nues donnent leur corps aux voyous ; les bourgeois sont vieux, obèses, impuissants, décorés de la Légion d'honneur et leurs femmes sont frigides ; les curés sont de répugnantes vieilles chenilles qui ont inventé le péché pour nous empêcher de vivre. On connaît tout cela ; on peut préférer Baudelaire. Ou même Karl Marx, qui, au moins, ne se trompe pas de cible lorsqu'il écrit que « le triomphe de la bourgeoisie a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque et de la sentimentalité à quatre sous dans les eaux glacées du calcul égoïste¹ ». L'intelligence n'aide en rien à écrire de bons poèmes ; elle peut cependant éviter d'en écrire de mauvais. Si Jacques Prévert est un mauvais poète, c'est avant tout parce que sa vision du monde est plate, superficielle et fausse. Elle était déjà fausse de

1. *Les Lutttes des classes en France.*

Interventions 2

son temps ; aujourd'hui sa nullité apparaît avec éclat, à tel point que l'œuvre entière semble le développement d'un gigantesque cliché. Sur le plan philosophique et politique, Jacques Prévert est avant tout un libertaire ; c'est-à-dire, fondamentalement, un imbécile.

Les « eaux glacées du calcul égoïste », nous y barbotons maintenant depuis notre plus tendre enfance. On peut s'en accommoder, essayer d'y survivre ; on peut aussi se laisser couler. Mais ce qu'il est impossible d'imaginer, c'est que la libération des puissances du désir soit à elle seule susceptible d'amener un réchauffement. L'anecdote veut que ce soit Robespierre qui ait insisté pour ajouter le mot « fraternité » à la devise de la République ; nous sommes aujourd'hui en mesure d'apprécier pleinement cette anecdote. Prévert se voyait certainement comme un partisan de la fraternité ; mais Robespierre n'était pas, loin de là, un adversaire de la vertu.

LE MIRAGE
de Jean-Claude Guiguet

Cet article est paru dans le numéro 27 (décembre 1992) des Lettres françaises, réédité dans Interventions, Flammarion, 1998.

Une famille de la bourgeoisie cultivée au bord du lac Léman. Musique classique, séquences brèves intensément dialoguées, plans de coupe sur le lac ; tout cela peut donner une impression de *déjà vu*. Le fait que la fille fasse de la peinture accentue notre inquiétude. Mais non, il ne s'agit pas du vingt-cinquième clone d'Éric Rohmer. Il s'agit, bizarrement, de bien plus.

Quand un film juxtapose constamment l'exaspérant et le magique, il est rare que le magique finisse par l'emporter ; c'est pourtant ce qui se produit ici. Les acteurs, assez approximatifs, ont bien du mal à interpréter un texte trop visiblement écrit, qui frôle parfois le ridicule. On dira qu'ils ne trouvent pas le ton juste ; ce n'est peut-être pas entièrement de leur faute. Quel est le ton juste pour une phrase telle que : « Le beau temps est de la partie » ? Seule la mère, Louise Marleau, est parfaite de bout en bout, et c'est sans doute son magnifique monologue amoureux (une chose étonnante, au cinéma, le monologue amoureux) qui nous fait basculer dans une adhésion

sans réserves. On peut bien pardonner certains dialogues douteux, certaines ponctuations musicales un peu lourdes ; tout cela passerait d'ailleurs inaperçu dans un film ordinaire.

À partir d'un thème d'une tragique simplicité (c'est le printemps et il fait beau ; une femme d'une cinquantaine d'années aspire à vivre une dernière passion charnelle ; mais si la nature est belle, elle est également cruelle), Jean-Claude Guiguet a pris le risque maximal : celui de la perfection formelle. Aussi loin de l'effet clip-pub que du réalisme crachotant, très loin également de l'expérimental arbitraire ; il n'y a dans ce film d'autre recherche que celle de la beauté pure. Le découpage en séquences, classique, épuré, d'une tendre audace, trouve son exacte correspondance dans l'impeccable géométrie des cadrages. Tout cela précis, sobre, architecturé comme les facettes d'un diamant : une œuvre rare. Il est rare aussi de voir un film où la lumière s'accorde à la tonalité émotionnelle des scènes avec tant d'intelligence. L'éclairage et la décoration des scènes d'intérieur sont d'une justesse profonde, d'un tact infini ; ils restent à l'arrière-plan, comme un accompagnement orchestral discret et dense. Ce n'est que dans les scènes d'extérieur, dans ces prairies ensoleillées qui bordent le lac, que la lumière fait irruption, vient jouer un rôle central ; et cela aussi est parfaitement conforme au propos du film. Luminosité charnelle et terrible des visages. Masque chatoyant de la nature, qui dissimule on le sait bien un grouillement sordide, masque impossible à arracher cependant : jamais, soit dit en passant, l'esprit de Thomas Mann n'a été saisi

Le mirage, de Jean-Claude Guiguet

avec une telle profondeur. Nous n'avons rien de bon à attendre du soleil ; mais les êtres humains peuvent peut-être, dans une certaine mesure, arriver à s'aimer. Je ne me souviens pas d'avoir entendu une mère dire : « Je t'aime » à sa fille de manière aussi convaincante ; dans aucun film, jamais.

Avec violence, avec nostalgie, presque avec douleur, *Le Mirage* se veut un film cultivé, un film *européen* ; et bizarrement il y parvient, joignant une profondeur, un sens de la fissure authentiquement germaniques à une luminosité, une clarté classique de l'exposition profondément françaises. Un film rare, vraiment.

APPROCHES DU DÉSARROI

*« Je me bats contre des idées dont
je ne suis même pas sûr qu'elles existent. »*
(Antoine Waechter)

D'abord paru dans Genius Loci (La Différence, 1992), ce texte a été repris dans Dix (Les Inrockuptibles/Grasset, 1997), dans Interventions, Flammarion, 1998, et dans Rester vivant et autres textes, Libro, 1999.

Interventions 2

Sortir du xx ^e siècle	219
Philippe Muray en 2002.	227
Vers une semi-réhabilitation du beauf	237
Préliminaires au positivisme	243
Entretien avec Gilles Martin-Chauffier et Jérôme Bégé	256
J'ai lu toute ma vie	267
Coupes de sol	275
Sources	283

N° d'édition : N.01ELJN000196.N001
Dépôt légal : février 2009